

# Sensation, représentation et idées dans la philosophie de la connaissance de John Locke.<sup>1</sup>

Cédric Brun

Professeur de philosophie

## Résumé

Dans *L'Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Locke a proposé une théorie de la connaissance qui s'appuyait à la fois sur la physique corpusculaire de Boyle et certains aspects de la philosophie cartésienne. J'examine ici la difficulté centrale de sa théorie concernant la distinction entre idées de qualités premières et idées de qualités secondes. Difficulté qui voit le jour sur la base de deux réquisits de la philosophie lockienne : son ontologie nominaliste et son épistémologie empiriste. L'hypothèse ici présentée s'articule autour de la notion d'idée comme représentation mentale et s'appuie sur une analyse des mécanismes représentationnels à l'œuvre dans la théorie lockienne des idées abstraites et générales.

Les signes dont nous nous servons communément sont de deux sortes ; à savoir les *idées* et les mots. (*L'Essai philosophique concernant l'entendement humain*, IV, v, §2, italiques de Locke)

La philosophie de Locke est mieux connue, en France au moins, par son pendant politique que par son pendant épistémologique. (En entendant épistémologique en son sens classique et anglo-saxon de théorie de la connaissance et non de philosophie des sciences.) Pourtant, Locke est le philosophe anglais qui a certainement eu l'influence la plus grande sur la philosophie de la connaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle. Non seulement Locke est un des représentants le plus caractéristique de l'empirisme, mais il pose le problème de la connaissance et plus généralement du rapport de la pensée à la réalité dans toute sa profondeur d'une façon tout à fait originale. La place qu'il accorda dans ce cadre au langage est caractéristique de cette originalité. Il affirme

---

<sup>1</sup> Cet article est basé sur le texte prononcé lors du stage de formation académique des professeurs de philosophie de l'Académie d'Orléans Tours les 20 et 21 janvier 2003 à Orléans. Je souhaite remercier tous les participants à ces journées qui ont, par leurs remarques et interventions, largement contribué à tout ce qu'il y a de bon dans ce papier. Le reste est à mon entière responsabilité.

d'ailleurs au livre III de *L'Essai philosophique concernant l'entendement humain*<sup>2</sup> (intitulé *Des Mots*) :

J'ai été bien aise d'arrêter mon lecteur sur une matière qui me paraît nouvelle et un peu éloignée de la route ordinaire afin qu'en l'examinant à fond, et en la tournant de tous côtés, quelque partie puisse frapper çà ou là l'esprit des lecteurs et donner occasion aux plus opiniâtres ou aux plus négligents de réfléchir sur un désordre général dont on ne s'aperçoit pas beaucoup quoi qu'il soit d'une extrême conséquence.  
*L'Essai*, III, v, §16.

Sans aller jusqu'à accorder à Locke une absolue originalité dans la considération de ce problème déjà aperçu par les philosophies médiévale et antique, on peut néanmoins lui reconnaître une véritable originalité dans le traitement qu'il lui réserve. Alors que l'antiquité tentait de fonder l'intelligibilité dans la nature elle-même, et que le nominalisme médiéval tente de lier l'intelligibilité du monde à son expression dans la langue, Locke fonde l'intelligibilité du monde sur la structure sémiotique de l'esprit humain.

Le monde, selon Locke, ne peut être connu qu'en tant que nous pouvons nous le représenter. Nos facultés cognitives (la mémoire, la perception, l'imagination, etc.) ne sont que des facultés différentes de représenter les choses. La difficulté centrale à laquelle Locke devait faire face tient à la tension entre ses positions ontologiques et ses principes épistémologiques. D'un côté, Locke est le tenant d'une ontologie nominaliste selon laquelle l'univers n'est constitué que d'êtres particuliers il n'existe aucune espèce naturelle ni d'universels *in re* sur lesquels fonder la connaissance vraie. D'un autre, Locke soutient que la connaissance trouve tous ses matériaux dans la sensibilité (ce qui ne signifie pas que nous n'avons pour objet de connaissance que des objets sensibles, mais plutôt qu'ils sont l'origine de toute connaissance possible). Dès lors, la question de la possibilité d'une connaissance générale (qui dépasse la simple particularité du vécu de conscience de l'objet considéré) devient problématique. Comment construire une connaissance générale si tout ce qui est à notre portée est particulier ? Quel moyen l'esprit humain a-t-il de sortir de son inscription *hic et nunc* ? A fortiori, quel espoir pouvons nous avoir de développer des connaissances *vraies* ?

Je voudrais proposer, dans les lignes qui suivent, une hypothèse de lecture de la théorie des idées de Locke selon laquelle Locke aurait développé une conception représentationnaliste de la pensée faisant de l'idée abstraite et générale le modèle de toute idée.

Mon propos s'organise en trois temps d'importances théoriques et de dimensions inégales.

Dans un premier moment, je présenterai la structure de ce que Locke appelle lui-même son *idéologie*, c'est-à-dire sa théorie des idées. Cette présentation sommaire aura pour fonction de

---

<sup>2</sup> Désormais, noté *L'Essai* pour plus de lisibilité. Les références au texte seront données au format suivant : II, VIII, §7 livre II, chapitre VIII, paragraphe 7.

décrire le cadre dans lequel naît la réflexion de Locke sur la représentation et la perception, mais aussi de repérer, déjà, l'originalité du traitement de cette question chez Locke.

J'en viendrai à évoquer la question de l'abstraction qui, sous son aspect de cas particulier de la relation de représentation, devrait pourtant, selon mon analyse, être considérée comme le paradigme de la représentation chez Locke. Dans la dernière partie, consacrée au problème de la distinction entre idées de qualités premières et idées de qualités secondes, je préciserai pourquoi cette relation particulière de représentation qu'est l'abstraction peut être retenue comme le paradigme de la représentation chez Locke.

## 1- L'idéologie de Locke : L'Essai sur l'entendement humain livre II.

Locke donne très tôt une définition de l'idée qui restera la même dans l'ensemble de *L'Essai*. Dès la fin de l'avant propos, il explique :

Je prierai mon lecteur d'excuser le fréquent usage que j'ai fait du mot d'Idée dans le traité suivant. Comme ce terme est, ce me semble, le plus propre qu'on puisse employer pour signifier **tout ce qui est l'objet de notre entendement lorsque nous pensons**, je m'en suis servi pour exprimer tout ce qu'on entend par illusion [*phantasm*], notion, espèce, ou quoi que ce puisse être qui occupe notre esprit lorsqu'il pense, et je n'aurais pas pu éviter de m'en servir aussi souvent que j'ai fait. *L'Essai*, Avant propos, §8

L'idée se définit donc par sa relation nécessaire à l'entendement : l'idée est l'objet de l'entendement. Si l'on essaye de préciser un peu cette première définition, on se rend compte que pour Locke, l'idée est une forme de perception car « avoir des idées et avoir des perceptions est une seule et même chose. » (II, I, §9) Ce point est d'ailleurs confirmé par l'identification des activités de l'esprit que sont la pensée et la perception :

Les deux grandes actions principales de l'esprit qui sont si fréquemment observées et qui sont si fréquentes que chacun peut les remarquer en lui-même sont les suivantes : La perception ou pensée et la volition ou volonté. *L'Essai*, II, VI, §2, je traduis.

Dire que l'idée est une perception ne signifie pas que nous percevons les choses placées hors de nous à l'aide des idées parce que celles-ci ressembleraient à celles-là.

En fait, la position de Locke concernant ce point est souvent confuse, et il faut examiner précisément ce qu'il en est de la nature des idées et de la relation de représentation dans le système de Locke. En tout état de cause, on peut s'en tenir, pour l'instant, à la caractérisation suivante donnée par Locke :

Afin de découvrir la nature de nos *idées* autant que faire se peut et de parler d'elles de façon intelligible, il est utile de les distinguer en tant qu'elles sont des *idées* ou des perceptions dans notre esprit et en tant qu'elles sont des modifications de la matière dans les corps qui produisent de telles perceptions en nous. De telle sorte que *nous ne puissions pas* penser (comme nous le faisons peut-être d'habitude) qu'elles sont exactement des images et des *ressemblances* de quelque chose de propre au sujet ; car la plupart des idées de sensation qui sont dans notre esprit ne ressemblent pas plus

aux choses qui existent hors de nous que les noms qui en tiennent lieu ne ressemblent à nos *idées*, bien qu'ils soient capables de les exciter en nous dès que nous les entendons. *L'Essai*, II, VIII, §7. Italiques de Locke. Je traduis.

Dés lors, on se rend compte que l'une des pièces essentielles de l'appareillage lockien consiste en la distinction de deux ordres, l'ordre des choses et l'ordre des perceptions, qui commandera, on le verra plus loin la distinction des qualités premières et des qualités secondes.

Avant d'entrer dans certains détails qui auront leur importance plus tard, il faut décrire de la façon la plus simple possible la structure de la théorie des idées de Locke.

Locke distingue deux sources d'où procèdent toutes les idées et donc toute notre connaissance : la sensation (que nous appellerions la sensibilité puisqu'il s'agit d'une faculté et non du contenu) et la réflexion.

De ces deux sources primordiales ou fondamentales, découlent trois grands types d'idées dites simples parce que nous ne pouvons pas analyser nos idées plus loin, et parce que nous ne pouvons pas les avoir autrement que par l'une de ces deux sources :

Il n'est pas au pouvoir de l'esprit le plus exalté ni de l'entendement le plus vaste, par quelle que soit sa vivacité ou sa fertilité de pensée, *d'inventer ou de former une nouvelle idée simple* dans l'esprit qui ne vienne par l'une des deux voies que je viens d'indiquer ; et il n'y a aucune force dans l'entendement qui soit capable de *détruire* celles qui y sont déjà. *L'Essai*, II, II, §2. Italiques de Locke. Je traduis.

Ces idées simples (II, I et II, II) se divisent elles-mêmes en trois types selon la source d'où elles procèdent : on distingue les idées simples de sensation , les idées simples de réflexion (II, VI), les idées simples qui viennent par sensation et réflexion (II, VII). Puis les idées simples de sensation se subdivisent elles-mêmes en idées simples qui entrent dans l'esprit par un seul sens (II, III et II, IV) et les idées simples qui nous viennent par plusieurs sens (II, V). Je m'en tiendrai là pour l'instant, étant donné que la question des idées complexes ou composées n'entrera en compte que plus tard.

Je tiens à attirer l'attention du lecteur sur le fait qu'apparemment, si l'on s'en tient à la description que je viens de faire de la structure de la théorie des idées de Locke, on ne peut véritablement faire la différence entre le réel et l'idéal : j'ai affirmé que les idées simples venaient des sens. A ce titre, nous devrions estimer que le réel se donne à connaître parce qu'il est déjà constitué par des idées que l'esprit n'aurait qu'à recevoir passivement. Dés lors, il n'y aurait plus grande différence entre l'immatérialisme de Berkeley et la position de Locke. Or Berkeley prend la position de Locke pour cible tant du point de vue de sa critique de l'abstraction que de sa critique de l'empirisme. Nous avons donc là un signe que cette lecture de la théorie des idées de Locke est incomplète.

Pour saisir la position de Locke, il faut veiller à ce qu'il distingue formellement la sensation de la perception, la perception procède de la sensation, mais elles ne sont pas identiques :

Les idées dans l'entendement sont contemporaines de la sensation qui est une impression ou un mouvement excité dans quelque partie du corps qui produit quelque perception dans l'entendement. C'est à partir de ces impressions que les objets extérieurs font sur nos sens, que l'esprit semble d'abord s'employer dans les opérations que nous appelons la *perception*, la *remémoration*, la *considération*, le *raisonnement*, etc. *L'Essai*, II, I, §23. Je traduis.

Ainsi les sensations sont des impressions reçues de mouvements imprimés dans notre corps par des objets extérieurs et ces sensations produisent des perceptions dans notre entendement. Pour Locke, tout est bien distinct, si la sensation relève du corps mu, la perception, est une idéation par l'entendement. L'idée est un objet de l'entendement, et par conséquent on peut comprendre certains raccourcis textuels de Locke qui affirme parfois, par exemple, que l'homme pense ou entend quand il a une sensation. Le rapport sensation/perception est génétique, la sensation engendre l'idée, et c'est donc souvent par métonymie que Locke dira que l'esprit perçoit les sensations ou que la sensation est la pensée.

Lorsqu'on lit que l'entendement perçoit, il faut comprendre une certaine opération intellectuelle puisque percevoir est penser. Si cette perception, cette pensée, est une opération, elle n'en est pas moins passive. La sensation et la réflexion (en tant que facultés) présentent des idées à l'entendement et, nous dit Locke,

L'esprit est à cet égard, purement [*merely*] passif ;et il n'est pas en son pouvoir d'avoir ou de n'avoir pas ces rudiments, et pour ainsi dire ces matériaux de la connaissance. *L'Essai*, II, I, §25. Je traduis.

et plus loin :

Nous avons considéré jusqu'ici les idées dans la réception desquelles l'esprit est purement [*merely*] passif, c'est-à-dire, ces idées simples qu'il reçoit par la sensation et par la réflexion, en sorte qu'il n'est pas en son pouvoir d'en produire en lui-même aucunes autres de cet ordre ni d'en avoir aucune qui ne soit pas entièrement composée de celles-là. *L'Essai*, II, XII, §1. Je traduis.

Il y a donc là un premier problème qui consiste à décider de la passivité ou de l'activité de l'entendement lorsqu'il «reçoit» les idées de la sensation (sensibilité) et de la réflexion.

Locke note, dès le début du livre II que les idées que nous avons dans l'entendement ne peuvent avoir que deux sources : la sensation et la réflexion (II, I, §2-4). Ainsi doit-on considérer notre esprit comme une page blanche. Les idées tirent leur origine de l'expérience :

les observations que nous faisons sur les objets extérieurs et sensibles ou sur les opérations intérieures de notre esprit [*mind*], que nous apercevons et sur lesquelles nous réfléchissons nous-mêmes, fournissent à notre esprit les matériaux de toutes ses pensées. Ce sont là les deux sources d'où découlent toutes les idées que nous avons. *L'Essai*, II, I, §2. Je traduis.

Ces idées ne diffèrent donc pas en nature, mais seulement du point de vue de leur origine. La preuve en est que tout au long de ce livre II, Locke ne traitera jamais de façon séparée les unes

des autres, si ce n'est pour en établir une liste indicative, (Chapitres II à V pour ce qui est des idées simples qui viennent par un ou plusieurs sens, et chapitre VI pour les idées de réflexion.) Or, Locke reconnaît qu'il faut une certaine opération de l'esprit et donc une part d'activité ou au moins d'attention pour obtenir les idées de réflexion puisque la réflexion consiste en

*la perception des opérations de notre propre esprit* tandis qu'il s'applique aux idées qu'il a obtenu [Costes surtraduit et dénature ici l'anglais en rajoutant «par les sens»]. Lorsque l'esprit vient à réfléchir à ces opérations, à les considérer fournissent à l'entendement un autre ensemble d'idées que les objets extérieurs n'auraient pu lui procurer telles que les idées de *percevoir, penser, douter, croire, raisonner, connaître, vouloir*, et l'ensemble des différentes actions de notre esprit. Comme nous sommes pleinement conscients de ces actions et parce que nous les observons en nous-mêmes, nous en recevons dans notre entendement des idées aussi distinctes que celles des corps qui affectent nos sens. *L'Essai*, II, I, §4. Je traduis.

Donc la passivité de l'esprit proclamée par Locke n'est pas absolue dans la perception des idées, qu'elles soient issues de la sensation ou de la réflexion. C'est le sens de la fin de cette citation et c'est le sens du terme observation au §2 du même chapitre. Ce point est confirmé par deux textes fondamentaux.

Tout d'abord, cela se retrouve dans le §7 de ce même chapitre I qui précise que de la même façon que l'on ne peut avoir de véritables idées simples des choses si l'on ne s'est pas « appliqué avec attention à les considérer chacune en particulier », on ne peut avoir d'idées de réflexion si l'on ne réfléchit pas aux opérations intérieures de notre esprit.

Enfin, Locke revient sur l'activité de l'esprit percevant dans le §9 où il affirme avec le plus de force l'identité entre perception et pensée « demander en quel temps l'homme commence à avoir des idées, c'est demander en quel temps il commence à percevoir ; car avoir des idées et avoir des perceptions est une seule et même chose. » (II, I, §9) Et toute la suite du chapitre concernant la conscience, où Locke affirme que la conscience est la condition de possibilité de la pensée : il est impossible que nous puissions penser sans en avoir conscience.

En effet, la conscience comme activité de l'esprit qui « prête attention à » est la condition d'apparition des idées, qu'elles soient issues de la sensation ou issues de la réflexion. En gros, l'opposition de Locke aux post-cartésiens sur la question de savoir si l'âme pense toujours est articulée autour de l'idée que les idées demandent la conscience pour venir au jour, « l'homme ne saurait penser, en quelque temps que ce soit, qu'il veille ou qu'il dorme, sans s'en apercevoir. » (II, I, §10) donc il n'y a pas d'idées inconscientes chez Locke, il n'y a pas de petites perceptions contrairement à ce que dira Leibniz dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*.

Ce point est important car il implique que la représentation est un type d'activité de l'entendement, activité dont nous n'avons pas nécessairement conscience mais qui demande que nous ayons conscience de l'objet de la représentation (de l'impression sensible ou de l'opération de l'esprit).

On peut donc dire pour ce qui est des idées simples dans toute leur généralité que la relation de représentation est une relation de lieu-tenance, les idées sont associées mécaniquement à des impressions faites par les objets extérieurs ou les opérations de l'esprit sur les deux facultés que sont la sensibilité d'une part et la réflexion (ou sens interne) d'autre part. L'entendement associe une idée pour chaque objet de cognition de l'esprit, de façon mécanique à partir du moment où nous prenons conscience de cet objet (ce qui n'implique pas que nous ayons conscience de l'opération d'association elle-même). Quant à la nature de la représentation elle-même, nous ne pouvons rien en dire pour l'instant (s'agit-il d'une représentation ressemblante, de type image de l'objet, ou d'une relation sémantique où le représentant serait un état mental qui ne ressemblerait pas à cet objet?). Mais je soutiendrai que la relation de représentation chez Locke est du deuxième type, dans la mesure où le paradigme de cette représentation est la relation qu'entretient une idée abstraite avec tous les objets particuliers qui lui correspondent.

Pour bien saisir cette relation paradigmatique il faut faire une présentation des idées complexes selon Locke et donc de la relation de représentation des idées abstraites.

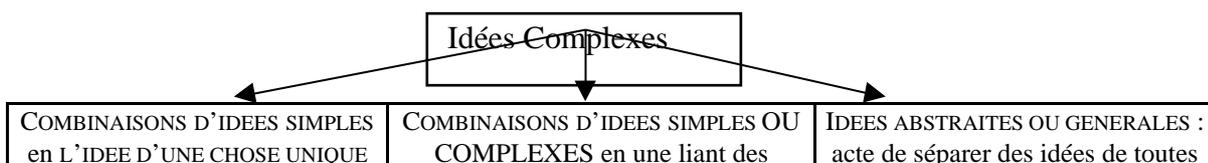
Les idées complexes sont produites par l'esprit lui-même selon différents actes de l'esprit sur les matériaux de toute pensée que sont les idées simples. Ces actes de l'esprit sont au nombre de trois :

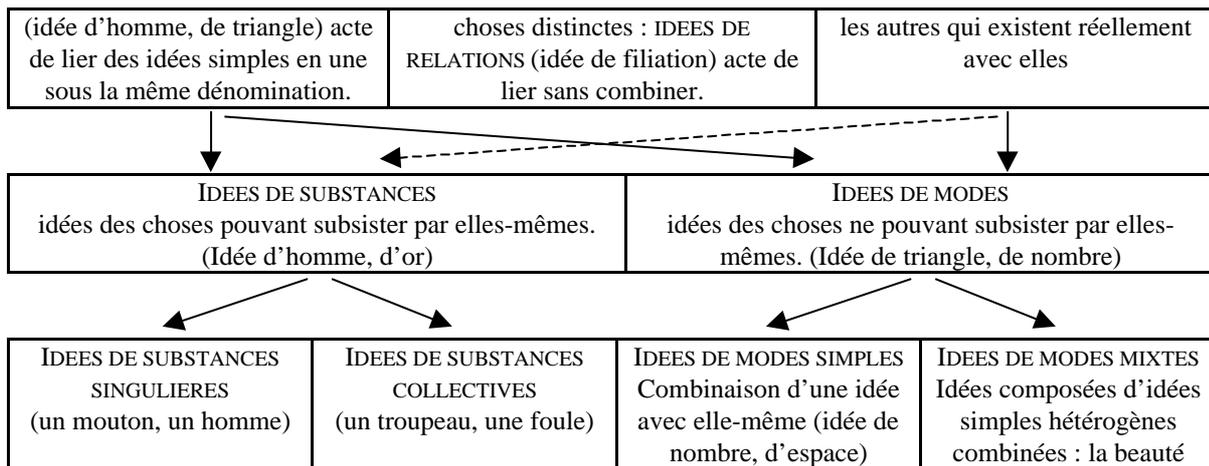
- 1) *combiner* plusieurs idées simples en une seule,
- 2) *joindre* deux idées ensemble sans les combiner en une seule,
- 3) *séparer* les idées d'avec toutes les autres qui existent réellement avec elles,

A partir de ces trois actes de l'esprit, nous pouvons combiner des idées de divers types (voir Figure 1) :

- a. des *idées de modes* qui ne renferment pas la supposition de subsister par elles-mêmes,
- b. les *idées de substances* qui représentent des choses particulières et distinctes qui existent par elles-mêmes,
- c. les *idées de relations* qui consistent dans la comparaison de plusieurs idées
- d. les *idées abstraites* par séparation des idées simples qui constituent une idée de substance par exemple.

Seules les idées de mode et de substances se subdivisent à leur tour : les unes en *idées de modes simples* (combinaison d'idées de même espèce) et en *idées de modes mixtes* (composées d'idées simples de différentes espèces), tandis que les idées de substances se subdivisent en *idées de substances singulières* et en *idées de substances collectives* :





- Figure 1 -

Je laisserai de côté, dans la suite de mon propos, les idées de modes, de relations et de substances pour ne considérer que les idées abstraites. Car toutes les idées complexes ont nécessairement un type de relation de représentation aux objets qui ne peut être basé sur la ressemblance, mais seulement sur un principe sémantique ou symbolique, étant donné que les objets dont elles sont les idées ne se donnent pas tels quels à connaître, mais qu'elles nécessitent une construction mentale.

Le point important pour nous ici est de déterminer le régime représentationnel des idées simples, et cela ne peut se faire qu'à partir d'un examen de la relation de représentation propre aux idées abstraites.

## 2- Le paradigme lockien de la représentation : l'abstraction.

La capacité d'abstraire ou de généraliser, est ce qui, chez Locke, distingue l'homme de la bête (II, XI, §11) ; c'est la condition essentielle de la communication intersubjective. Je vais tenter de montrer qu'au fond, dans la philosophie de la connaissance lockienne, c'est le fonctionnement représentationnel de l'esprit humain qui est à la base de la généralité et que c'est ce fonctionnement même qui est sous-jacent à la relation de représentation pour toutes les idées.

L'abstraction, nous l'avons vu, est une des trois activités de l'entendement, avec la capacité de produire des idées complexes par combinaison, et la capacité de produire des idées complexes de relation. On peut dégager, dans l'analyse de Locke deux niveaux d'abstraction.

les idées deviennent générales lorsqu'on en sépare les circonstances du temps, du lieu et de toute autre idée qui peut les déterminer à telle ou telle existence particulière. *L'Essai*, III, III, §6. Je traduis.

L'esprit rend générales les idées particulières qu'il a reçues par l'entremise des objets particuliers, ce qu'il fait en considérant ces idées telles qu'elles sont dans l'esprit : des apparences séparées de toute autre chose, et de toutes les circonstances d'existence,

comme sont le temps, le lieu et autres idées concomitantes. *L'Essai*, II, XI, §9. Je traduis.

A un niveau fondamental ou primordial d'abstraction on observe donc ce premier type d'idées que l'on obtient par considération et séparation d'une idée de toutes les idées concomitantes. Cela constitue les idées *générales*.

Un niveau plus complexe d'abstraction donne naissance aux idées *générales et abstraites* tant décriées par Berkeley :

Lorsque les *idées* tirées de certains êtres particuliers deviennent des représentations générales de tous les êtres de même espèce, et leurs noms deviennent des noms généraux applicables à tous les existants qui seraient conformes à de telles *idées* abstraites, alors on parle *d'abstraction*. De telles apparences dans l'esprit, nues et précises, sans considérer comment, d'où et avec quelles autres idées elles lui sont venues, l'entendement les met à part (avec les noms qui leurs sont communément associés) comme étalons (*standards*) pour classer les êtres réels en espèces selon qu'ils correspondent à ces modèles (*pattern*) et pour les nommer conformément à cette classification. *L'Essai*, II, XI, §9. Je traduis.

Pour bien saisir l'importance de ce qui est ici décrit, il faut dire quelques mots de l'ontologie sous-jacente à cette thèse. L'ontologie lockienne se caractérise par son aspect nominaliste, dans la mesure où, selon lui, la nature n'est composée que de particuliers.

Comme toutes les choses qui existent sont particulières, on pourrait penser raisonnable qu'il faille que les mots, qui doivent être conformes aux choses, fussent aussi particuliers dans leur signification. Nous constatons pourtant que c'est tout le contraire qui se passe : dans toutes les langues, *la plupart des mots* sont *des termes généraux* ce qui n'est pas l'effet de la négligence ou du hasard mais plutôt de la raison et de la nécessité. *L'Essai*, III, III, §1. Je traduis.

Tous les existants sont des particuliers, et seul l'entendement est susceptible de produire le général car « *la généralité et l'universalité* n'appartiennent pas à l'existence réelle des choses mêmes mais *elles sont les inventions et les créatures de l'entendement*, fabriquées pour son propre usage, *et qui se rapportent uniquement aux signes*, qu'il s'agisse de mots ou *d'idées*. » (III, III, §11, je traduis) Ainsi, les idées dans leur réalité mentale et les mots dans leur réalité matérielle (sonore ou graphique) sont particuliers ; ils ne deviennent généraux qu'en tant qu'il leur est permis par l'entendement de représenter ou de signifier plusieurs particuliers..

Cette généralité ou abstraction reçoit deux justifications ; une première, qui n'est en fait qu'un principe d'économie, permet d'expliquer pourquoi nous n'avons pas un langage où chaque idée, chaque chose, aurait son propre mot les désignant : « si chaque *idée* particulière que nous recevons devait être marquée par un terme distinct, le nombre de mots serait infini. » (II, XI, §9) L'hypothèse d'un langage adamique ou nomenclatural est donc écartée très clairement par Locke. Pour qu'un langage remplisse sa fonction de moyen de communication, il est nécessaire qu'il soit mémorisable. Un langage adamique, en toute hypothèse, serait impossible à apprendre car il ne serait composé que de noms propres en nombre infini...

Une seconde justification, «métaphysique», est celle de la désignation de la substantialité de la chose. Nous devons reconnaître qu'il est possible de définir une chose (sauf les idées simples), d'en donner l'essence nominale, mais Locke admet que chaque chose possède une essence réelle qui nous est absolument impénétrable, qui constitue son ipséité. Il affirme que l'abstraction est ce « par où des idées tirées de quelque être particulier devenant générales, représentent tous les êtres de cette espèce » (II, XI, §9). L'espèce dont il est ici question ne renvoie à aucune sorte d'universalité ontologique dans les choses mais à l'existence de ressemblances matérielles qui permettent de classer les choses dans une même espèce.<sup>3</sup>

Je crois pouvoir dire que la réduction des choses en espèces sous certaines dénominations est *l'ouvrage de l'entendement qui prend occasion de la similitude* qu'il remarque entre elles pour former des *idées* abstraites et générales et les fixer dans l'esprit sous certains noms, qui sont attachés à ces idées et sont comme autant de modèles et de formes (car ici le mot forme a une signification adéquate) auxquels, à mesure que les choses particulières existantes y sont reconnues conformes, elles en viennent à être d'une telle espèce, à avoir telle dénomination, ou à être rangées sous une telle *classe*. Ainsi lorsque nous disons : c'est un *homme*, c'est un *cheval*, c'est *justice*, c'est de la *cruauté*, c'est une *montre*, c'est une *bouteille*, que faisons-nous d'autre, sinon ranger ces choses sous différents noms spécifiques, en tant qu'elles conviennent aux *idées* abstraites dont nous avons établi que ces noms seraient les signes? *L'Essai*, III, III, §13. Je traduis.

Comment devons nous comprendre le processus de représentation en jeu dans la formation des idées abstraites? C'est le point qu'il faut maintenant éclaircir afin d'avoir un modèle qui nous permette de saisir l'originalité de Locke. Ce point encore une fois est très clairement expliqué dans le §9 du chap. XI, livre II :

Remarquant aujourd'hui dans la craie ou dans la neige, la même couleur que le lait excita hier dans mon esprit, je considère cette idée unique, je la regarde comme une représentation de toutes les autres de cette espèce, et lui ayant donné le nom de *blancheur*, j'exprime par ce son la même qualité, en quelque endroit que je puisse l'imaginer ou la rencontrer : et c'est ainsi que se forment les idées universelles et les termes que l'on emploie pour les désigner. *L'Essai*, II, XI, 9. Italiques de Locke.

Ainsi l'abstraction consiste en une action de l'esprit puisqu'il s'agit de séparer un élément de son contexte ; la blancheur n'apparaît jamais seule, mais abstraite. Elle reste identique à l'idée de blancheur, à l'idée simple de qualité seconde qui se trouvait dans la craie vue hier. Ainsi séparée de tout ce qui lui conférerait son existence particulière, elle devient représentative de toutes les autres idées simples de même sorte. L'idée de blancheur de la craie est donc générale au sens fort (deuxième type de généralité identifié ci-dessus) pour toutes les « autres sortes » de blancheur (du lait, de la neige.) : une idée particulière devient représentant général en vertu d'une relation d'équivalence impliquée par le fait que les différentes idées qu'elles représentent appartiennent à la même espèce.

---

<sup>3</sup> Ce point a été fort bien mis en évidence par G. BRYKMAN dans un article intitulé «Philosophie des ressemblances

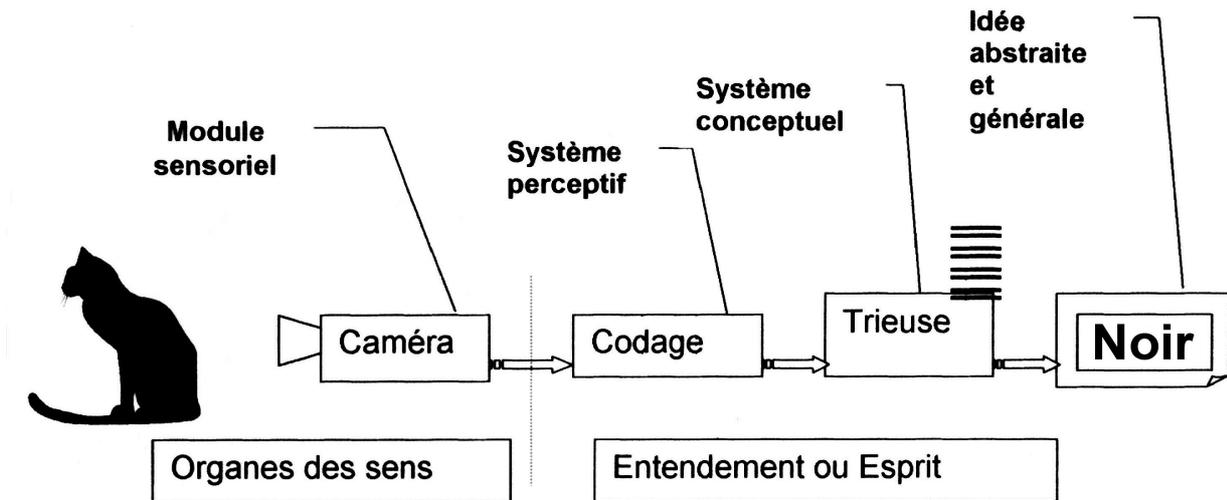
Ce processus d'abstraction, conforme à la forme de généralité forte permet à Locke d'éviter deux écueils : d'une part penser que les universaux de la représentation correspondent à des universaux ontologiques, et d'autre part construire des classes d'équivalence sur une relation de ressemblance, comme Leibniz le suggère dans *Les Nouveaux essais sur l'entendement humain*, en faisant de cette relation de similitude un universel ontologique (Leibniz, *Les nouveaux essais sur l'entendement humain*, III, I, §3). En effet, il ne faudrait pas croire comme le fait Leibniz que l'exemple que nous avons traité signifie que « la blancheur de la craie » ressemblant à « la blancheur du lait » et à « la blancheur de la neige », est la manifestation d'un universel ontologique. Ce qui mènerait à penser que l'idée abstraite que nous formons de cette qualité sensible est effectivement un universel. Pour Locke, parmi le flux de sensations qui me parvient lorsque je vois successivement de la craie, de la neige, et du lait, je constate la récurrence d'une certaine qualité sensible. Ou plus exactement, il y a toujours un même type de non-distinction du point de vue de mes sens, à ce titre, les idées que forme mon entendement à leur sujet sont toujours dans une certaine communauté. Sur cette répétition, j'opère un groupement de certaines idées particulières et pour éviter de multiplier les dénominations à l'infini, j'associe à ce groupe témoin un mot : « blancheur ». Dès lors, l'idée abstraite de cette qualité sensible n'est pas à proprement parler *une* idée mais la classe potentiellement constituée de toutes les idées correspondant à l'action de cette qualité sur mes sens. Par commodité, une idée particulière est choisie arbitrairement dans la classe ainsi définie, et prend le statut de représentant de cette classe. A ce titre, elle devient véritablement l'idée abstraite et générale de la qualité en question. Il n'y a en fait aucune relation cognitive, entre une idée simple de qualité sensible et cette même qualité sensible, mais un processus physiologique, c'est une même connexion physiologique qui unit les idées simples et les qualités sensibles chez un même individu « Les corps qui nous entourent frappent diversement nos organes, l'esprit est forcé d'en recevoir les impressions et ne saurait s'empêcher d'avoir la perception des idées qui sont attachées à ces impressions. » (II, I, 25) Mais on peut supposer, comme Locke, que « *le même objet puisse produire en même temps différentes idées dans l'esprit de différentes personnes.* » (II, XXXII, §15) : Rien n'indique en effet, que face aux mêmes qualités sensibles, les hommes doivent avoir les mêmes idées, il n'y a aucune garantie ontologique qui permette de savoir qu'autrui a la même idée du «blanc de la craie» que moi.

Ainsi, n'importe quelle idée est le signe de n'importe quelle qualité sensible, et toutes les idées peuvent être substituées à toutes les qualités sensibles, pourvu que la connexion existant entre elles pour le sujet soit constante. Il faut simplement supposer au-delà de la particularité de tous les individus réels (constituant une ipséité qui nous est de toute façon inconnaissable) une certaine récurrence de certaines entités « réelles » (qualités ou groupes de qualités), et une

constance de la connexion existant entre sujet et objet. Les mêmes objets doivent toujours avoir en notre entendement les mêmes idées corrélatives.

C'est donc bien sur un modèle sémiotique que Locke établit sa théorie des idées, puisque *l'idée abstraite est déjà un représentant général*, certes moins général que le mot, mais néanmoins dépassant la particularité de la représentation immédiate comme vécu de conscience, afin de garantir une certaine efficacité à un langage privé, qui sans cela en resterait à une idée particulière pour chaque chose réelle expérimentée.

On peut donc schématiser l'abstraction chez Locke comme suit:



- Figure 2-

Considérons ce système : il est équipé d'un module sensitif (une caméra, des yeux, etc.) produisant des sensations à partir des qualités sensibles d'un objet, d'un module d'entrée qui code les données sensibles recueillies par la caméra sous forme de cartes perforées ou autre que l'on appelle idée concrète des sens ou perception. Ces perceptions sont ensuite triées et regroupées par types (ressemblance des combinaisons de perforations), le système extrait une carte perforée et inscrit au dos « noir », ou « blanc ». Cette idée concrète, cette perception servira désormais de concept ou d'idée abstraite de l'objet saisi par les organes des sens. On a là une théorie de la représentation mentale reposant sur la double activité de l'esprit humain : réceptivité de l'entendement, et activité de la raison (qui sépare ou abstrait, puis compose ou combine des idées simples). Grâce à cette architecture cognitive, Locke peut montrer que toute connaissance provient fondamentalement de l'expérience sensible. Mais si cette théorie peut être comprise comme le paradigme de la représentation pour toutes les sortes d'idées, il faut décrire dans quelle mesure cette présentation peut valoir pour les idées simples.

### 3- Le paradigme de la représentation des idées abstraites appliqué aux idées simples.

La description que j'ai donnée du mode de représentation des idées abstraites part du présupposé que les idées particulières sont radicalement différentes des qualités sensibles qui en suscitent l'apparition. Je rappelle le texte que sur lequel je m'étais appuyé pour étayer cette idée :

Les idées dans l'entendement sont contemporaines de la *sensation* qui est une impression ou un mouvement excité dans quelque partie du corps qui produit une perception dans l'entendement. C'est à partir de ces impressions que les objets extérieurs font sur nos sens, que l'esprit semble d'abord s'employer dans les opérations que nous appelons la *perception*, la *remémoration*, la *considération*, le *raisonnement*, etc. *L'Essai*, II, I, §23. Je traduis.

Donc il y a différence de nature entre les *qualités* et les *idées* que nous formons à leur sujet. On peut même aller jusqu'à considérer qu'il n'y a aucune relation de ressemblance entre l'idée et la qualité réelle; en tout état de cause, dans le mécanisme de représentation tel que je l'ai décrit, rien n'indique que les cartes perforées ressemblent à un chat ou à la couleur noire. Ce point que j'ai avancé tout à l'heure demande à être justifié. Or, cette justification peut sembler difficile à produire au connaisseur de Locke dans la mesure où Locke distingue apparemment entre deux régimes de représentations pour ce qui est des idées simples de la sensation.

Locke distingue en effet, sous l'influence du mécanisme de Boyle, les idées simples des qualités premières (étendue (*bulk* : grandeur), figure, solidité, mouvement) et les idées simples des qualités secondes (odeur, chaleur, saveur, couleur, sons, etc.,...). Les unes nous représentent les choses telles qu'elles sont, tandis que les autres sont produites en nous par l'action combinée de divers mouvements atomiques imperceptibles, et n'ont, par conséquent, aucune valeur de ressemblance réelle. C'est d'ailleurs contre ce « régime de faveur » fait aux qualités premières que s'élèvera Berkeley, car l'argument de Locke valant contre la réalité des qualités secondes peut être utilisé de la même façon contre les qualités premières comme il le fait lui-même (Cf. NB363, *Oeuvres* I, p69). Locke tient donc que

Les *idées des qualités premières* des corps ressemblent à ces qualités, et que les modèles de ces idées existent réellement dans les corps. Mais les *idées produites* en nous *par les qualités secondes* ne leur ressemblent en aucune manière. *L'Essai*, II, VIII, §15. Je traduis.

Cette distinction que Locke s'attache à développer tout au long du chapitre VIII du livre II de *L'Essai* n'est pas sans poser de graves problèmes de compréhension non seulement à l'intérieur de l'idéologie de Locke mais surtout pour saisir la portée de son empirisme.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> En effet, on ne peut rendre compte de l'expérience de pensée qu'il présente en II, IX, §8 : le problème de Molyneux; ou, du moins, on ne peut saisir pleinement la solution qu'il en donne. Je passe ce problème sous silence car sa présentation et surtout la discussion de la solution proposée par Locke prendrait au moins autant de temps que nous avons passé jusqu'ici sur le problème qui ne cesse de nous occuper pour plus de renseignements sur ce problème je

Je voudrais maintenant montrer qu'on a eu tort de comprendre la distinction entre idées de qualités premières et idées de qualités secondes comme une distinction radicale, et que ce qui vaut pour Locke pour les idées de qualités secondes vaut aussi bien quoique d'une autre façon pour les idées de qualités premières.

Prenons pour point de départ la description qu'il donne des idées simples en général.

L'idée simple est liée aux sens que l'homme possède : même si les corps sont constitués d'une multiplicité de qualités, l'unité de ces qualités dans les corps est disjointe par la sensibilité humaine, où « ils entrent de façon simple et sans mélange » (II, II, §1) c'est-à-dire comme accident sans substance. L'objet est donc, construit par l'esprit qui associe diverses sensations autour d'une substance, autrement dit, le complexe naît du simple donné. Si nous n'étions pas limités à cinq sens, notre façon de saisir la chose, son essence nominale serait radicalement différente. Ainsi on comprend mieux le *credo* méthodologique empiriste que Locke ne cesse de répéter, il nous faut nous défaire de la pensée commune, pour percevoir la simplicité que nous avons perdue de vue. Le §1 du II, II, confirme pleinement ce point de vue : on part de l'objet même dans lequel il n'y a ni séparation, ni distance entre les qualités, et non pas de l'idée pour attirer l'attention sur la nécessité d'un effort à réaliser pour découvrir que l'objet se donne d'abord dans des idées simples. Ainsi, le simple n'est pas l'évident. « La froideur et la dureté qu'on sent dans un morceau de glace sont dans l'esprit des idées aussi distinctes que le sont l'odeur et la blancheur d'un lys » (II, II, §1) nous dit Locke c'est-à-dire « parfaitement distincts comme le sont des idées de nos sens distincts. » (II, II, §1) Cela vient encore confirmer l'idée selon laquelle, l'idée simple n'est pas un pur donné de conscience, mais demande un effort d'attention (*taking notice of*) de l'entendement dans un travail d'analyse des sensations. Ce point est essentiel car il garantit l'unité de la théorie de Locke sur les idées simples.

La distinction entre idées de qualités premières et idées de qualités secondes peut être comprise à la lumière de la thèse de Descartes concernant la ressemblance dans le quatrième discours de la *Dioptrique* :

Il n'y a aucunes images qui doivent en tout ressembler aux objets qu'elles représentent : car autrement il n'y aurait point de distinction entre l'objet et son image : mais il suffit qu'elles leur ressemblent en peu de choses ; et bien souvent leur perfection dépend de ce qu'elles ne leur ressemblent pas tant qu'elles pourraient le faire. (*Dioptrique, in Œuvres philosophiques, T. I, Alquié p. 684*)

Locke reprend à son compte cette thèse de Descartes, mais il est conduit beaucoup plus loin dans la mesure où il refuse toute géométrie innée qui lui permettrait de décrypter par la sensation isolée l'essence de la cause dont il ne saisit que l'existence. Selon Locke, nous ne disposons à travers la sensation que d'un effet, dont nous ne pouvons découvrir la nature de la cause. Mais

---

vous renvoie à l'article de Jean Michel Vienne « Locke et l'intentionnalité : le problème de Molyneux » in *les Archives de Philosophie*, n°55, 1992, pp. 661-684.

alors, qu'en est-il de cette affirmation que nous avons repérée d'une parfaite et transparente connaissance des idées simples? Nous ne connaissons que les idées des qualités, nous ne connaissons jamais la qualité elle-même :

Nos idées *simples sont toutes réelles* et s'accordent toutes avec la réalité des choses. Non pas qu'elles soient toutes des images ou des représentations de ce qui existe : nous avons déjà montré le contraire à l'égard de toutes les idées – à l'exception des idées de qualités premières. Mais quoique la blancheur et la froideur ne soient, pas plus dans la neige, que la douleur, cependant comme ces *idées* de blancheur de froideur de douleur, etc. sont en nous les effets des pouvoirs attachés aux choses extérieures, établis par l'auteur de notre être pour produire en nous telles ou telles sensations, ce sont en nous des *idées* réelles par où nous distinguons les qualités qui sont réellement dans les choses mêmes. *L'Essai*, II, XXX, §2. Je traduis.

A partir d'une idée, je suis assuré de l'existence d'une cause, non de la nature de cette cause. Par l'idée nous posons immédiatement qu'elle a une cause externe, mais nous ne posons pas d'emblée l'essence de cette cause externe. Lorsque j'ai conscience de blanc pour la première fois, dans la seule sensation de la neige, tout le blanc m'est offert, mais tant qu'il n'est pas retrouvé dans une autre sensation, et abstrait, je n'ai pas d'idée abstraite, donc de représentation de cette qualité. Dans une lettre à Stillingfleet (évêque de Worcester) Locke affirme :

Nous connaissons avec certitude et nous distinguons les choses par les idées en supposant qu'elles ne sont que des effets en nous par les pouvoirs aussi bien que si elles étaient des images. L'odeur d'une violette, ou le goût d'une pêche me donne un plaisir aussi réel et certain, s'ils ne sont que des effets, que s'ils sont la vraie ressemblance de quelque chose dans la fleur ou dans le fruit. *Works*, ed. 1759, p. 382, §3. Je traduis.

Le point sur lequel je n'ai pas encore insisté mais qui est fondamental ici dans la construction de cette thèse est que l'idée simple n'est pas nécessairement claire et distincte, elle ne le devient que lorsque « elle est telle que les objets eux-mêmes d'où vient l'idée l'ont présentée et pouvaient la présenter ainsi. » (II, XXIX, §2) Cela est à appréhender comme un écho de l'affirmation dans le livre II, I, §8 concernant la saisie des idées simples de réflexion. Celles-ci ne sont pas saisies très tôt par l'entendement parce qu'elles « n'y paraissent que comme des visions flottantes et n'y font pas d'assez forte impressions pour en laisser dans l'âme des idées claires, distinctes et durables » (II, I, §8). La répétition, est la source de la clarté et de la distinction dans la mesure où seule la répétition *impressionne* suffisamment l'entendement pour qu'il en sorte une idée claire et distincte.

Récapitulons :

1. L'idée simple de sensation est séparée par l'activité de l'entendement du reste des idées simples qui composent l'objet dont elles proviennent. A ce titre, l'idée simple n'est jamais évidente.
2. L'idée simple de sensation ne nous donne pas accès à l'essence réelle des choses, elle n'est à considérer que comme un effet de la puissance de l'objet, de ses qualités sensibles ou insensibles.

3. L'idée simple ne possède de contenu de représentation clair et distinct que dans la mesure où la sensation qui est à son origine a fait suffisamment forte impression dans notre entendement soit une seule fois, soit par répétition.

Ces trois points sont à conserver en mémoire pour parvenir à saisir en quoi l'abstraction est le modèle de la représentation pour toutes les idées dans l'épistémologie de Locke. Mais il faut régler la question de la ressemblance des idées de qualités premières avec celles-ci si l'on veut saisir la force de la théorie de la représentation mentale de Locke.

La figure est, avec l'étendue, la solidité, la mobilité, une des qualités premières. A ce titre chacune possède les trois caractéristiques des qualités premières (II, VIII) :

- 1) Les qualités premières appartiennent nécessairement aux corps, que nous les percevions ou non.
- 2) Les qualités premières donnent lieu à des idées simples.
- 3) Les idées des qualités premières ressemblent à ces qualités dans les corps.

Considérons tour à tour ces trois caractéristiques et voyons ce que cela implique par rapport à l'adéquation ou non au paradigme de l'abstraction.

D'abord, les qualités premières appartiennent nécessairement au corps, le texte de II, VIII, §9 donne « *inséparablement* » : « les qualités considérées dans les corps sont d'abord telles qu'elles sont inséparables du corps quel que soit son état. » « les qualités premières sont, que nous les percevions ou non. » (II, VIII, §22) Locke argumente cette affirmation en montrant que si l'on divise un corps, il doit conserver chacune des qualités premières ; la division ne peut jamais ôter la solidité, l'étendue, la figure ou la mobilité d'un corps (II, VIII, §9 et II, IV, §1). (Tandis que les qualités secondes, elles, ne sont pas nécessairement dans le corps : l'amande une fois pilée change de couleur, de «son», voire de saveur...) Il faut ici remarquer en suivant J.M. Vienne que la figure ne se donne pas immédiatement comme nécessairement inscrite dans tout corps et inséparable : ce n'est que par la répétition et la collecte d'un ensemble d'observations que l'on s'aperçoit de la nécessité de la figure, elle n'est pas évidente. De ce point de vue, nous retrouvons bien une des caractéristiques des idées simples que nous avons mises en évidence à l'instant (caractéristique n°1). En fait, la qualité première quelle qu'elle soit, n'est nécessaire que d'un point de vue général, l'idée de qualité première qui est nécessairement inséparable du corps est *une* figure ou *une* étendue ou *un* type de mouvement en général, mais nous ne disons pas *telle* ou *telle* figure, *telle* ou *telle* étendue, *tel* ou *tel* mouvement. C'est en tant que qualité générale que les qualités premières sont inséparables du corps, il est effectivement impossible de penser un corps séparé de toute qualité première en général. Locke ne dit jamais que telle ou telle qualité existe effectivement dans le corps, mais il dit que le corps que j'observe avec telle qualité précise ne peut être séparé par aucune expérience de pensée *d'une* qualité première.

Lorsque Descartes parlait de l'essence de la substance étendue en parlant de l'étendue, de la figure et du mouvement comme des attributs nécessaires aux corps il n'en parlait pas différemment. Locke ne modifie donc pas cette affirmation du cartésianisme, il en modifie seulement l'accès : ce n'est pas « une nature simple connue par elle-même » (*Regulae*, in *Œuvres philosophiques* T. I, Alquié, p145), mais le résultat d'un processus de déduction issue de l'expérience.

Ensuite, la qualité première est dite causer une idée simple. Ce point est assez secondaire pour ce qui nous concerne, il faut tout de même retenir que certaines qualités premières sont insensibles : les qualités premières des corpuscules composants les objets. Elles ne donnent pas lieu à des idées qui leur sont propres, sinon aux idées de qualités secondes puisque nous dit Locke, « les idées des qualités secondes sont produites en nous par l'action de quelques particules insensibles sur les organes de nos sens. » (II, VIII, §13) En fait, comme nous l'avons remarqué à l'instant, ces qualités insensibles des corpuscules sont induites de l'expérience sensible. Ce qui est plus gênant, c'est que les idées de qualités premières soient composées... en effet, le cas de la figure est particulièrement représentatif de ce problème on ne saisit une sphère comme telle que parce que nous interprétons les différences de luminosité et de couleur sur la figure plane que nous voyons effectivement comme relevant d'une différence de profondeur. On peut se demander si l'hypothèse que l'on faisait plus haut ne vaut pas là encore : c'est le fait que tout corps ait une figure en général qui constitue la qualité première vue immédiatement, pas cette figure plane ou en relief ?

La dernière caractéristique des qualités premières est décisive pour notre problème : la ressemblance (II, VIII, §15). Cette caractéristique semble contredire radicalement tout ce que l'on vient de dire ici : l'idée de qualité première ne peut être reliée de façon *générique* à la définition de tout corps, elle doit être *spécifique* au corps perçu, parce qu'elle lui *ressemble*. Notons, pour en venir à ce point central de la ressemblance, que c'est ce qui vient en dernier dans la présentation que fait Locke de la distinction idées de qualités premières / idées de qualités secondes.

Malgré la ressemblance que nous leur accordons faussement, les couleurs, les odeurs et les autres qualités sensibles ne sont en fait rien d'autre dans les choses que des pouvoirs de produire différentes sensations en nous, et dépendent des qualités premières telles que la masse, la figure, la texture, le mouvement de ses parties comme je l'ai montré. A partir de cela, il est aisé, je pense, de faire cette remarque : les idées des qualités premières des corps sont des ressemblances de ces qualités, et leur modèle existe réellement dans les corps eux-mêmes, alors que les idées produites en nous par les qualités secondes n'ont aucune ressemblance à ces idées dans les corps. *L'Essai*, II, VIII, §14 et 15. Je traduis.

La ressemblance est donc clairement spécifiée : elle n'est ressemblance que par opposition à la qualité seconde et non pas absolument. (Chaque fois que Locke parlera de la ressemblance des idées de qualités premières et de ces qualités c'est pour les distinguer des idées de qualités secondes) Par ailleurs comme cela apparaît clairement dans cette citation, les qualités auxquelles

ressemblent ces idées sont celles qui produisent les qualités secondes : ce sont les qualités des corpuscules insensibles, les qualités microscopiques. Nos idées de qualités premières ne peuvent ressembler à ces qualités là que par l'intermédiaire d'une inférence opérée à partir de la division des corps visibles et non par une référence directe. En fait il semble qu'il y ait inversion de l'ordre ontologique à l'ordre épistémologique : les qualités microscopiques sont induites de l'observation des qualités macroscopiques tandis que les qualités sensibles, macroscopiques, sont produites par les qualités microscopiques. Autrement dit, il y a une communauté de genre entre macro- et microscopique et un lien de cause à effet entre la qualité macroscopique et l'idée (c'est pourquoi on peut remplacer nos organes de la sensibilité par une caméra par exemple). Par ce fait, il existe un rapport entre l'idée engendrée par la qualité microscopiques et les qualités macroscopique du même genre. Ce rapport est dit de ressemblance dans la mesure où il est plus exact que celui qui existe entre l'idée de qualité seconde et les qualités imperceptibles qui la suscitent. Les idées de qualité secondes ne ressemblent pas (au sens générique du terme) aux qualités des corpuscules qui les causes en notre entendement. Pour bien saisir ce dernier point, il n'y a qu'à prendre un exemple : lorsque nous voyons un verre de trois quarts, le cercle supérieur qui constitue effectivement sa figure vue de haut est perçue comme une ellipse. Pourtant, si l'on devait s'en tenir à l'interprétation classique de la distinction idées de qualités secondes / idées de qualités premières, nous devrions admettre que la figure effective de la partie supérieure du verre est une ellipse puisque nous voyons, nous avons la perception, d'une ellipse. En fait, nous savons que la figure supérieure du verre est un cercle parce que l'ellipse que nous voyons, le percept de l'ellipse particulière *hic et nunc*, vaut comme signe de la figure cercle (qualité première) que nous jugeons appartenir au verre, et non que nous percevons appartenir au verre. En fait les idées de qualités premières sont induites par un jugement immédiat, inconscient, à partir des percepts effectifs que nous avons par nos différents registres sensoriels (toucher et vue). Si ressemblance il y a c'est une ressemblance générique ou abstraite au sens où nous avons décrit l'abstraction chez Locke. La figure que je perçois dans le verre (l'idée immédiate de *la* figure de ce verre) ne ressemble à la figure effective dans ce verre (la qualité première de ce verre) que comme une figure ressemble à une autre figure ; qu'en tant qu'elles peuvent être prises toutes deux comme les représentantes de la classe des « figures » en général. De fait, si l'on revient à la présentation des idées simples, on se rend compte que nous ne saisissons une idée de qualité première qu'en l'abstrayant de « toutes les idées de lieu et de temps et de toutes autres idées concomitantes. » C'est-à-dire que d'emblée, l'idée de figure n'est plus une idée parfaitement singulière, elle a déjà un pied dans la généralité, et de ce fait elle ressemble déjà à d'autres idées de figures. Par conséquent, une chose produit en mon esprit l'idée d'un cercle, et il y a des cercles dans la nature, tout ce que je peux affirmer c'est qu'une chose produit une idée de cercle dans mon entendement, mais la cause de cette idée de cercle n'est pas nécessairement un cercle elle-même. En l'occurrence ce peut être une ellipse.

Cette interprétation n'est pas la plus classique que l'on peut trouver mais elle a l'avantage de l'unité et de rendre compte de la solution de Locke au problème de Molyneux.<sup>5</sup>

Elle peut cependant laisser subsister des doutes, si c'est le cas on peut en dernier recours se référer au texte suivant, qui ne concerne pas directement la question de la ressemblance mais qui porte sur la question de l'essence réelle des choses : Locke refusant que les choses se donnent à nous avec leur essence réelle (i.e. avec un principe d'intelligibilité commun à tous les êtres d'une même classe) celui qui cherche la cause des qualités secondes ne peut aller plus loin que cette affirmation :

Je présume que les qualités secondes dépendent de la configuration, de la figure, de la taille et du mouvement de ses parties solides. Or je n'ai aucune perception distincte de ces qualités : car j'ai bien une idée de figure de taille et de situation des parties solides en général, bien que je n'en aie aucune de la figure, de la taille ou de l'assemblage des parties grâce auxquelles les qualités sus-dites sont produites. *L'Essai*, II, XXXI, §6. Je traduis.

Ici il s'agit des qualités premières insensibles des corpuscules, mais il nie la connaissance singulière de ces qualités microscopiques au prétexte d'une connaissance générique ou abstraite de ces qualités : « j'ai l'idée de figure, de taille, et situation des éléments solides *en général*. » Si les idées singulières de qualités premières étaient accessibles, nul doute qu'il l'aurait signalé ici. Il n'a aucune connaissance de l'essence réelle des choses parce que nous n'avons pas d'idée claire et distincte de telle partie en particulier ni de telle qualité en particulier. La connaissance de l'essence réelle est donc impossible, tout ce que nous pouvons atteindre, c'est une connaissance de l'à-peu-près, une connaissance de l'essence nominale formée à partir d'idées abstraites.

Que retenir de cette brève présentation de la théorie de la représentation de Locke ?

Tout d'abord que la théorie de Locke n'est ni simple ni parfaitement exposée dans *l'Essai*. En effet, trop souvent, le texte porte à confusion par manque de précision ou par pure et simple contradiction. De ce fait, il est difficile d'être sûr de tenir la bonne interprétation de cette théorie. Ensuite que cette imprécision est une condition de possibilité de sa richesse. S'interrogeant sur notre pouvoir de connaître la réalité, Locke a mis le doigt sur une question centrale de la philosophie et en a proposé un traitement nouveau en en faisant le point focal d'une interrogation sur divers plans : à la fois un plan épistémologique, un plan ontologique, un plan linguistique (sur lequel je ne me suis pas arrêté ici).

Enfin, sur le fond, il faut retenir deux points essentiels :

---

<sup>5</sup> Si l'idée de qualité première ressemble à la qualité effective du corps, comment rendre compte qu'un aveugle de naissance qui a appris à distinguer par le toucher une sphère d'un cube (donc qui possède les idées simples de figure cubique et de figure sphérique) ne puisse pas les reconnaître par la seule vue s'il venait à la recouvrer ?

1- pour Locke, la relation de représentation relève de la covariation, c'est-à-dire de la variation contemporaine et corrélatrice de deux phénomènes, : un phénomène externe à l'esprit, un objet dont les qualités sensibles frappent les organes de la sensibilité, et la production interne d'un percept, ou d'une idée dans l'entendement qui passe nécessairement par une opération de conceptualisation.

2- cette représentation a toujours une valeur plus ou moins générale étant donné

- a) que l'idée en question est une idée simple qui relève donc d'une abstraction élémentaire (l'idée simple est abstraite des idées simples correspondant aux qualités avec lesquelles la qualité représentée est effectivement liée, et des idées de temps et de lieu),
- b) qu'une idée simple devient représentant général pour toutes les idées simples de même espèce en vertu d'une relation de ressemblance des idées entre elles et non, comme il le semblerait au moins pour les idées de qualités premières au nom d'une relation de ressemblance avec les qualités elles-mêmes.

On s'aperçoit donc que la philosophie de la connaissance de Locke s'articule autour de deux questions centrales. Comment produire une connaissance universelle (ou au moins générale) quand les matériaux de toute connaissance sont particuliers ? Quel rôle joue la ressemblance (et quel type de ressemblance ?) dans la construction des idées sur lesquelles nous nous appuyons pour penser et connaître les objets de la réalité ? Ces deux questions parcourent non seulement l'ensemble de l'œuvre de Locke mais aussi, après lui, l'ensemble de la tradition empiriste. L'hypothèse interprétative formulée dans ces lignes me semble pouvoir ouvrir un nouveau champ d'interprétation et d'analyse de cette tradition en saisissant le lien endémique entre empirisme et représentationnalisme.